

Littérature québécoise

Numéro 37, octobre–novembre 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/20165ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1989). Compte rendu de [Littérature québécoise]. *Nuit blanche*, (37), 12–18.

J. DESRAPES

Daniel Guénette
Triptyque, 1988; 12,95 \$

Julien Desrapes est universel : des milliers de gens peuvent, en transposant légèrement, se reconnaître en cet homme au patronyme évocateur d'une certaine perte de contrôle. Naissance durant la dépression, démêlés avec la justice, réhabilitation sociale à l'emploi d'un collège classique, velléités, frustrations, embourgeoisement : si cette existence, au fond assez prosaïque, retient l'attention plus qu'une autre, c'est que sous le regard amusé d'un narrateur qui sait allier le commentaire au récit, elle fait l'objet d'une analyse. Psychologique : « Il avait toujours peur d'être vu en train de voir. » (p. 58). Sociologique : sa fille Béatrice vient au monde le 15 novembre 1976 ; pour lui comme pour plusieurs Québécois, cette date, c'est le vrai jour de Noël... Morale : Julien Desrapes, c'est un homme qui, aux yeux de celui qui raconte, est passé à côté du bonheur.

Au service de l'humour et de l'ironie qui semblent être les moteurs de son inspiration, Daniel Guénette met un style très personnel : des phrases courtes, de nombreux changements de plan, un évident souci de concision, une écriture nerveuse, impatiente. Une manière bien assortie à sa vision du monde dont on se demande si elle est optimiste ou pessimiste. « Marielle lui dit qu'il ressemble de plus en plus à son chien. Julien sourit et ferme les yeux. Et s'il était un chien, comme le vieux Nick, sa vie ne serait-elle pas plus agréable ? » (p. 118)

Pourquoi écrit-on un roman comme celui-là ? Est-ce pour faire réfléchir le lecteur sur la médiocrité de la vie d'un homme qui tait ses véritables désirs, qui ne réussit pas à s'affranchir ? Si tel est le cas, je reste perplexe, ne sachant pas



de quoi au juste Julien devait se libérer pour être un homme authentique. De son éducation, de sa famille, de ses patrons, de ses désirs homosexuels, de sa maîtresse ? Ce n'est pas clair. À moins que l'intention du narrateur n'ait été de rire (faire rire) aux dépens même de mon désarroi...

J. Desrapes est le premier roman de Daniel Guénette, auteur que l'on connaît pour sa poésie : *Empiècements* (1985), *L'irrésolue* (1986), *La part de l'ode* (1988). Espérons qu'un autre suivra bientôt.

Maurice Arpin

DÉJÀ L'AGONIE
Marco Micone
L'Hexagone, 1988; 11,95 \$

Sans délaisser l'expression de la réalité sociale, économique et politique des immigrants italiens, Marco Micone avec *Déjà l'agonie* explore de nouvelles perspectives théâtrales. Version écrite de la pièce *Billico*, jouée par le Théâtre de la Manufacture en 1986, ce dernier volet de sa trilogie sur la culture immigrée élargit la problématique à trois générations et à deux

peuples. Le débat s'oriente donc vers un concept d'exil plus large qui dépasse les simples données géographiques et se constitue autour de la recherche de l'identité.

Luigi, fils d'immigrants italiens, arrive à Montréal en 1960 à l'âge de quinze ans. Marié à une Québécoise, il demeure incapable de tirer un trait sur ses origines. Il s'implique activement pour la cause des travailleurs immigrés et garde une certaine distance face à l'engagement politique de sa femme Danielle. Suite à une brusque rupture du couple, leur enfant, Nino, se sent délaissé. Étonnamment, il trouve l'affection qui lui manque auprès de ses grands-parents (les parents de Luigi) retournés à leur village natal du sud de l'Italie. C'est ici que se retrouveront les cinq personnages, qui pour fuir les désillusions du quotidien, qui pour se réfu-

gier dans un passé rassurant. Mais les situations ne sont jamais univoques et on apprend bientôt que même les plus beaux tableaux de lumière méridionale recèlent leurs taches d'ombres.

Autour du drame déjà complexe de la famille immigrée gravitent les thèmes de l'identité culturelle du Québec, de la volonté séparatiste des années 70 et du grand vide idéologique qui suivit. Marco Micone cependant ne fait qu'effleurer la plupart de ces sujets et on pourrait en effet lui reprocher la caricature de cette jeune Québécoise engagée qui participe à autant de manifestations qu'il y a de jours dans la semaine. D'un rythme rapide, la pièce s'organise par la juxtaposition de courtes scènes. Mais le texte en tant que tel demeure mince et schématique : l'émotion se devine sans jamais éclater véritablement. Les quelques pointes d'ironie féroce sont aussi trop isolées.

On voudrait ce *Théâtre de la mémoire* qui vise à supplanter la culture du silence jusqu'ici dévolue aux émigrants plus éloquent, plus loquace. Pour surpasser la nostalgie du pays d'origine et l'appréhension du pays d'accueil, la parole immigrée devra pousser l'expérience jusqu'au bout et ne pas craindre d'afficher la démesure de ses contrariétés.

Alexandra Jarque

L'ANGE DE LA SOLITUDE
Marie-Claire Blais
VLB, 1989; 12,95 \$

Les héroïnes de *L'ange de la solitude* sont artistes, homosexuelles et elles ont à peine vingt ans. Pour préserver cette triple marginalité, elles vivent en communauté. Et elles vivent plutôt oisivement d'ailleurs, créant peu, en vérité, trop occupées qu'elles sont par leurs interrogations existentielles sur le destin, la spiritualité, leurs amours, la pollution, la guerre, le conflit des générations et... leur manque d'inspiration même. Préoccupations propres à leur génération, somme toute, mais qu'elles se font un devoir, semble-t-il, d'alimenter méticuleusement.

Or, elles savent pertinemment qu'elles devront renoncer un jour ou l'autre à ce micro-

monde, que déjà la solidarité — qui en est l'assise même — s'effrite. Aussi, quand une fille s'éloigne de la communauté, une rancœur douloureuse naît chez les autres, mi-jalouse, mi-méprisante. Et chacune à son tour éprouvera le besoin d'échapper au regard critique des autres, pour retrouver une intimité, ou, de façon plus urgente, pour affirmer son être individuel : la communauté apparaît en effet, et de manière ambivalente, comme le lieu de la solidarité et de l'intolérance, pôles qui en favorisent la consolidation et qui en précipitent la dissolution.

La phrase de Marie-Claire Blais charrie avec une acuité saisissante le flot de pensées des personnages : elle déboule, se brise sur elle-même ou s'étale, lancinante, sur plusieurs lignes. De ce petit roman nous parvient une atmosphère tourmentée et, mon dieu, assez angoissante de fin de siècle, dont le seul exutoire est la bénéfique poésie de Marie-Claire Blais qui recouvre tout (bien qu'avec un excès de lyrisme parfois agaçant).

Patricia Belzil

MONÈME

Pierre Desruisseaux
L'Hexagone, 1989 ; 14,95 \$

IL Y A DES ROYAUMES

Gérald Gaudet
L'Hexagone, 1989 ; 12,95 \$

SOMMES

Pierre Ouellet
L'Hexagone, 1989 ; 15,95 \$

Le parcours du lecteur de poésie est multiple : parcours intérieur (en lui-même) ou extérieur (observateur), parfois à mi-chemin (parcours interrogateur de ces lieux), dans cet espace mystérieux de la pensée où le poème et l'homme se définissent... C'est sans doute où m'ont mené, tour à tour, Pierre Desruisseaux (*Monème*), Gérald Gaudet (*Il y a des royaumes*) et Pierre Ouellet (*Sommes*).

Avec Desruisseaux, la poésie se fait intérieure ; elle puise profondément dans les traces du passeur-lecteur. Ici, chaque moment est minimal, ultime, unique. Chaque petite chose est TOUT et, ainsi, requiert toute l'attention ; bien plus, on y pressent toute l'intensité du



monde : « L'oiseau percute le silence / terrible gelé sur le sable. » (p. 32). Ou encore : « qui peut savoir / si l'esprit habitera les choses » (p. 50) ; comme si, dans cette question, logeait l'interrogation de la poésie. Simplicité et intimité nous interpellent dans ce recueil où l'auteur en a peut-être un peu trop dit ; qui du moins en présente beaucoup plus que ce que le titre *Monème* présageait...

Entrer dans l'écriture de Gérald Gaudet, c'est, par ailleurs, sortir hors de soi pour aller vers un mouvement (cette ombre ?) où croiser « toutes ces solitudes » (p. 10). Minutieuses observations, les poèmes de Gaudet tracent un parcours amoureux, le « royaume » passionnel — comme un lieu de l'entre-deux et du caché. Lieu du mystère : « Cet amour est-il à jamais voué à la dissimulation ? » (p. 24) ; aussi Gaudet pratique-t-il dans l'art de dire sans le dire, d'évoquer sans nommer — au risque (et c'est navrant !) de ne pouvoir véritablement atteindre le lecteur. En effet, ces textes ne parviennent à nous convaincre que de la qualité d'écriture, de la technique de cet écrivain, mais rarement de ses qualités poétiques que nous révèle par contre la dernière partie du recueil dont cet extrait est tiré : « à travers le timbre cassé / d'une solitude » (p. 55).

Marcher avec Pierre Ouellet demande beaucoup d'attention car, chez lui, la parole est constante et soutenue. Dans *Sommes*, le lecteur est convié au dialogue du poète avec le sens de la vie et à une profonde interrogation sur l'Homme. Cette poésie chemine vers l'in-

dicible, dans une quête de la vie, de Dieu(x) et de la Terre. « La terre prend le sentier / qui tourne en rond » (p. 40), et les mots sont soumis à sa gravité. Texte dense et pur : l'écriture porte en elle l'énigme de l'Homme et son attachement à l'univers. Dommage que Pierre Ouellet fasse une utilisation excessive, voire abusive et parfois injustifiée, de la ponctuation (les deux points surtout) et de la parenthèse. Oubliant cela, je dirai que *Sommes* constitue une œuvre majeure, dont la section titrée « Faces » recèle une prose aphoristique des plus riches : inoubliable !

« La parole prépare l'homme à s'absenter : de lui-même, du monde et du langage qu'il tient. » (p. 13).

Claude Paradis

LE DÉSIR COMME CATASTROPHE NATURELLE

Claire Dé
L'étincelle, 1989 ; 14,95 \$

Quelques lignes au sujet du *Désir comme catastrophe naturelle* parce que je crois qu'il s'agit là d'un recueil important, parce que je crois qu'il y a là « écrivaine majeure ». Mon seul regret tient au fait que ce livre ait été publié en France. Il le sera en coédition au Québec. Je l'ai su. Pourtant... Il faut dire que ce recueil s'est mérité un prix à Grenoble, en avril dernier. Tout est excusé.

Dès la première nouvelle — « Bâton de rouge » — Claire Dé étonne, charme, conquiert le cerveau et le cœur. L'écriture est d'une sensualité étonnante. Ce texte était déjà paru dans *XYZ*, à l'automne 1987. La deuxième nouvelle, « Le désir comme catastrophe naturelle », plus longue, est fortement ancrée dans l'imaginaire québécois. Il y a là une espèce de « chasse-galerie » sexuelle qui fascine, qui rive le lecteur aux phrases pour le mener au petit chef-d'œuvre de folle angoisse qu'est « À tuer ». La rage d'une femme peut aller loin, très loin... Mais l'espace manque pour évoquer une à une toutes les autres nouvelles, que l'érotisme dispute au délire. Quelques mots seulement de « Turbulences mixtes », texte raffiné, pivot de ce recueil, peut-être le texte le plus puissant, le plus émouvant aussi,



un texte que n'importe lequel auteur aurait voulu pondre et qui parle de René Lévesque. Que dire d'autre ? La dernière nouvelle, « Jalousie », nous fait désirer au plus vite un autre recueil de cette écrivaine talentueuse à l'écriture puissante et bouleversante, qui laissera sa marque.

Jean Désy

CE QUE DISAIT ALICE Normand de Bellefeuille

L'instant même, 1989 ; 17,95 \$

Que pourraient bien donner les nouvelles de Normand de Bellefeuille transposées en peinture ? Question saugrenue, direz-vous ? Attendez de lire ces tableaux décentrés, ces images au foyer inattendu, ces scènes presque surréalistes. Les très courts récits du recueil *Ce que disait Alice*, prix Adrienne-Choquette de la nouvelle 1989, ignorent les plans d'ensemble et n'accèdent aux portraits qu'à travers le détail révélateur. Il en résulte un catalogue subversif et intrigant des faits et gestes quotidiens.

L'auteur aborde ses personnages par un tic, une manie qui tourne vite à l'obsession pathologique. L'un a la lubie des dénombrements ; un autre, de la mise en scène de sa mort ; une troisième, des ad-verbis ; un autre encore, de la géométrie, etc. Ces comportements énigmatiques amusent ou troublent, parfois, lorsque les nouvelles frôlent de trop près le fantastique. De fait, l'ensemble des récits baigne dans cette confusion poétique propre aux rêves et aux souvenirs lointains.

Les sept fragments regroupés sous le titre « Alice » renforcent l'impression d'une scène primitive qui reflue progressivement vers la conscience. Cette Alice, « la plus âgée des trois femmes de la maison », la grand-mère, nous est présentée dans des épisodes d'une symbolique à tout le moins païenne. Elle fait boire du sang de bœuf aux enfants, menace de leur montrer « ses grosses fesses noires » s'ils ne sont pas sages ou de leur tirer les ortels quand elle sera morte. Sorte d'initiatrice, ses paroles hantent à jamais le narrateur, bien que son influence se traduise en anecdotes triviales, d'apparence anodine.

Aucune lourdeur psychologique ne vient ralentir la fulgurante conclusion des morceaux. Et l'on croit deviner des relents de formalisme là où les soubresauts de l'imaginaire sont domptés par la mécanique du langage. L'économie de moyens est telle, qu'on pourrait reprocher à Normand de Bellefeuille une écriture trop bien rodée, d'une concision presque maniaque. Mais la remarque serait pure mauvaise foi car c'est justement grâce au caractère achevé de la prose que s'établit la sobre harmonie du recueil.

Alexandra Jarque

DRAKKAR
Paul Ohl
Québec/Amérique, 1989;
24,95 \$

La trame de *Drakkar* repose sur l'opposition tragique du destin des jumeaux Bjorn (le blond) et Ulf (le noir) qui, séparés dès leur naissance, finiront par s'affronter dans des scènes paroxystiques qui rappellent le Ragnarok, l'équivalent scandinave de notre Apocalypse. Entre temps, ils nous auront permis d'assister à certaines manifestations de la vie démocratique de la jeune Is-

lande, au peuplement du Groenland par Érik le Rouge, à la découverte de l'Amérique par son fils Leif, au pillage d'un monastère en Normandie et à la conversion, à la fin du premier millénaire, de la Scandinavie au christianisme grâce au zèle contraignant du roi norvégien Olaf Trygvesson.

L'importance que l'auteur accorde à ce dernier événement, en cette fin d'un autre millénaire, celui-là en pleine déperdition religieuse et où les formes les plus aberrantes de magie veulent renaître de leurs cendres, montre clairement qu'au delà de la victoire de Bjorn sur Ulf, ou du bien sur le mal, le livre traite de l'impossible rencontre entre la religion et la magie. Cette dernière, utilitaire, fondée sur l'individu et nourrie par le rêve, trouve, plus encore que dans le personnage d'Aldis la sorcière, sa meilleure expression dans le « berserkr », ce guerrier-fauve qui sous l'emprise d'Odin entre dans une fureur meurtrière, presque sadique. La religion, par contre, est représentée par le moine Geoffroy qui essaie de s'anéantir, lui et ses fantômes pédérastiques, dans la prière gratuite et communautaire et par

des sévices qu'il s'impose de façon masochiste. Comme quoi les deux tentatives de pénétration du spirituel dans le naturel et d'union de la vie et de la mort risquent toujours de trouver leur aboutissement dans la violence, dans la névrose.

Sur l'aspect littéraire de ce roman, nous dirons peu de choses : notre fréquentation des sagas islandaises nous conduirait à des comparaisons qui ne rendraient pas justice au livre de Paul Ohl. En effet, peut-on faire grief à l'auteur de ne pas avoir souscrit au « style de saga » caractérisé par la concision, un froid réalisme et le morcellement du discours, lui en préférant un autre, plus abondant, qui ne dédaigne pas l'hyperbole indispensable à l'élaboration d'un monde onirique ? Non. Mais on ne le dira jamais assez : un roman histo-

rique ne saurait remplacer les textes anciens qui souvent lui ont donné naissance ; *Drakkar*, malgré sa valeur intrinsèque, doit être vue comme une introduction à la lecture des sagas. (On trouvera les plus importantes traduites par Régis Boyer, dans *Les sagas islandaises*, La Pléiade).

Maurice Pouliot

NULLE PART AU TEXAS
François Barcelo
Libre Expression, 1989;
14,95 \$

Parenté inhérente de François Barcelo et d'Erskine Caldwell ? La tragédie réfugiée dans la farce. Barcelo se refuse toujours à entreprendre le grand saut, par voie d'ordinateur, qui lui permettrait d'aller au-delà de *La Tribu* ou d'*Agénor*, *Agénor*, *Agénor*, ses œuvres débutantes dont on soupçonnait qu'elles allaient le conduire à des outrances, à des conclusions étranges et étrangères. Il fait petit. Il résume. Il anecdotise. Des curiosités qui, petit à petit, construiront une œuvre qui n'en peut plus d'être à la fois géniale et retenue. Ces réticences lui élargiront peut-être un cercle de lecteurs trop rares en un pays où la grandeur est soupçonnée, où la complexité devient synonyme d'embrouillement. Finies donc les sagas somptueuses où le bois rond suppléait au marbre, où les ogresses indiennes vomissaient la suite condamnée des mondes ! Le récit est disséqué à même l'assiette en bouchées digestes.

Rêve de Texas, lieu mythique impossible à situer pour cause de mythologie justement, et parce que les lieux trop désignés, on ne les rencontre pas si facilement. Ils nous déçoivent du peu de contenu qu'ils recèlent ou révèlent. Un endroit perdu, un homme perdu, une femme perdue et des habits envolés, de quoi construire une fourberie en escarpins à laquelle on joint des bottes et une étoile de shériff en un lieu si désert qu'il oblige ses rares habitants à se dédoubler pour compenser le manque de pègre. Cela donne une histoire hilarante même si on l'a tous lue mille fois rédigée d'une autre manière, dans un autre style. Peu nous importe de



l'avoir déjà ouïe ou lue, la conclusion nous ramène à l'essentiel, la nostalgie des rencontres gamines, fortuites et dont on sait qu'elles nous manquent depuis que nous ne les faisons plus...

Barcelo ne peut pas tout raccourcir.

Jean Lefebvre



LA BEAUTÉ POURRIT SANS DOULEUR suivi de **LA TRÈS PRÉCIEUSE QUALITÉ DU VIDE**
François Charron
Les Herbes Rouges, 1989 ; 16,95 \$

J'ai déjà lu quelque part que Charron, au lieu d'écrire des vers, écrivait des phrases. Le plus remarquable, c'est qu'elles sont simples ! Cette façon particulière d'agencer les mots, sujet-verbe-complément, impose un rythme à la lecture. Quant au sens, il est souvent dénué d'artifices. Les images n'ont rien ou peu de la rhétorique, elles sont tout à fait visuelles. Aussi, à cause de la structure grammaticale récurrente des phrases, elles se succèdent comme si elles étaient réglées par le métronome ; andante.

Charron parle sèchement : il donne soif. Mais il donne aussi le vertige car sa principale préoccupation demeure l'espace immédiat. « [...] je m'appuie les coudes sur une marche.../ j'ai allumé une lampe, attendant je ne sais quel événement » (p. 60-61). Les yeux sensibles à la lumière dévoilent, à la façon d'une pein-

ture qui se fait, des images presque banales que Charron qualifierait d'évidentes : « [...] l'évidence des pierres a sans doute raison » (p. 72).

À mon avis, voilà où toute la poésie de Charron prend son sens : dans cette évidence même, dans ces choses souvent considérées comme trop banales pour être dites. D'où le chapitre qui s'intitule : « Choses qu'on ne peut pas dire ». Ça m'a fait tout drôle de ne lire que ce qu'on ne peut pas dire. J'ai trouvé que c'était une merveilleuse façon de voir les choses. Cela crève les yeux.

Éric Bonin

L'EAU DANS L'ENCRIER
Jean-Robert Sansfaçon
Quinze, 1989 ; 19,95 \$

Un an dans la vie d'un homme peut signifier beaucoup. Énormément même, pour un homme de quarante ans qui décide plus ou moins consciemment de faire le point sur sa vie professionnelle et sentimentale. Et plus encore s'il se lance dans cette remise en question sans complaisance et avec lucidité comme protagoniste de *L'eau dans l'encrier*, deuxième roman de Jean-Robert Sansfaçon.

L'intérêt de l'œuvre réside d'abord en l'alternance des points de vue des personnages. Par des monologues fidèles au style et aux préoccupations de chacun s'amorce une intelligente mise en situation de cette fin de siècle. Les femmes refusent d'engager leurs sentiments dans les relations amoureuses ; les filles recherchent l'image paternelle partout sauf auprès de leur père ; les artistes ne servent qu'à entretenir le fléau des gestionnaires et institutions qu'ils dénoncent et les journalistes pèsent moins lourd que les espaces publicitaires. Et c'est cette corruption des médias qui constitue la pierre angulaire du récit. Dommage toutefois que l'intrigue se perde en de fastidieux détails sur les finances et le commerce. Dans son ensemble, le roman gagnerait à être élagué et l'action resserrée.

Mais outrepassant cette histoire de conflit d'intérêts, le texte est étoffé par les réflexions graves ou humoris-

chez TRIPTYQUE

L'événement et l'inconscient (essai)
Jean Imbeault

Une réflexion très serrée de textes freudiens, sur l'hystérie par exemple. Les concepts majeurs sont pris en chasse, jusqu'à leur maturation actuelle.

29,95 \$

Signature (essai)
Jean-Marc Lemelin

Signer, mais non pas sans quelque tentative d'échapper à la publication, à la pub et à la popularité du spectacle : nommer, titrer, éditer, ponctuer, signer.

14,95 \$

La mort de Marlon Brando (roman)
Pierre Gobeil

Par l'auteur de *Tout l'été dans une cabane à bateau*. Entre le drame vécu par un gamin à la fin de ses vacances scolaires et la révélation provoquée par le film *Apocalypse Now*, un cahier d'écolier précieux pour la mémoire.

12,95 \$

Chassés-croisés sur vert plancton (nouvelles)
Marc-André Paré

Les nouvelles sont les clips de la vie quotidienne. Comme à son insu, l'auteur a écrit des récits qui jouent de la fantaisie naïve et du délire contrôlé. Un beau livre illustré par Mélinda Wilson.

12,95 \$

Le numéro 40 de la revue *Mœbius* consacré au « Montréal Jazz » et le numéro 41 qui porte sur le rituel. Il y est question de l'écriture, bien sûr, de la folie, de la vie de bureau, de la vieillesse, de la lecture (publique). Un hommage à Julien Bigras.

7,00 \$

Rappel des titres récents
Vers l'Amérique (roman)
Tiziana Beccarelli-Saad

Un roman de l'exil, puis le retour inverse de la jeune femme. Toute une vie à s'affranchir. Par l'auteure de *Les passantes*.

11,95 \$

J. Desrapes (roman)
Daniel Guénette

Les échecs comme jeu et enjeu. Le héros aurait pu lire *The Rape* car tout tourne autour d'un rêve violent. Un premier roman très bien reçu.

12,95 \$

Pour tout renseignement :
Les éditions Triptyque C.P. 5670, succ. C
Montréal, H2L 2H0 Tél. : (514) 524-5900

tiques du héros. Cet être d'une sensibilité inquiète témoigne de contradictions bien actuelles : comment une génération peut délaissier ses idéaux pour se soucier de son seul confort. Comment l'amitié se désagrège au fil des ans jusqu'à ce qu'on n'ose plus vraiment parler des choses essentielles. Jean-Robert Sansfaçon se distingue, dans une certaine mesure, comme un écrivain qui laisse la parole à ses personnages féminins. Fortes ou fragiles, ces femmes déploient un passé et une psychologie minutieusement détaillés. Ce sont elles qui mènent la barque et guident le lecteur des eaux tranquilles aux remous violents.

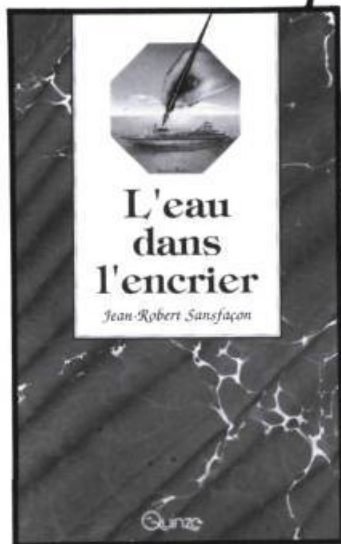
Ce deuxième roman ne se démarque pas significativement de *Loft Story* qui valait le prix Robert-Cliche en 1986 à son auteur. Il naît d'une même quête introspective. Sans dépasser nos attentes, *L'eau dans l'encrier* est de bonne compagnie, comme un vieil ami qui ne nous apprend rien de neuf mais dont on apprécie toujours la complicité spirituelle.

Alexandra Jarque

PAPIER MÂCHÉ
Christian Mistral
Paje, 1989; 12,95 \$

Après l'accueil unanimement favorable fait au premier roman de Christian Mistral, *Vamp, Papier mâché* ne peut manquer de surprendre le lecteur et, disons-le, de le surprendre désagréablement. Ce deuxième livre de Mistral ressemble à un premier jet, à une ébauche d'un quelconque récit qui, achevé, aurait été merveilleusement dérangeant mais qui, publié sous cette forme, ne présente guère d'intérêt.

Si l'on y retrouve la même exploitation de l'intense et de l'excessif que dans *Vamp*, la même audace qui frise l'arrogance, la même écriture baroque, on cherche en vain un



fil conducteur, ou même une certaine rigueur dans la structure du volume. Sitôt l'intrigue amorcée, l'auteur abandonne son récit pour en commencer un autre, tout aussi incohérent. Seul l'étrange monsieur Bono, qui sert parfois d'interlocuteur au narrateur, maintient un semblant d'unité dans le discours. Ajoutons qu'il aurait été préférable de ne pas insérer de textes poétiques entre les nouvelles, vu la médiocrité des poèmes.

L'auteur prévoyait peut-être les réticences futures de ses lecteurs quand il écrit : « On dira qu'il est indécent et, disons-le dément, d'écrire des histoires qui n'ont pas de fin et qui partent dans tous les sens comme un pissenlit blanchi(es) soufflé dans l'azur », mais il se trompait dans ses qualificatifs. Non, ce n'est pas indécent. Ce n'est pas non plus dément. C'est plutôt facile et décevant.

Hélène Marcotte

DERNIER DÉPART
Jean-François Somain
Pierre Tisseyre, 1989;
19,95 \$

Survivants d'une catastrophe dont ils ignorent la nature et l'ampleur planétaire exactes,

Christian Mistral
Papier Mâché



neuf adultes, auxquels s'ajoutent un vieil Indien et une jeune femme, cohabitent sur une île à l'embouchure de l'Amazonie. Isolés du reste du monde, saisis par la possibilité d'être les ultimes représentants de la communauté humaine, les membres du groupe voient leurs libertés individuelles confrontées à la difficile mission d'assurer la survie et la

procréation du genre humain tout en évitant les problèmes de consanguinité.

Dernier départ n'offre pas au thème post-catastrophique souventes fois exploré dans la littérature de science-fiction le renouvellement auquel il a droit. Construit essentiellement comme une énigme — les enjeux fondamentaux s'imposent dès son amorce — le récit dévie de sa trajectoire pour étaler des intrigues amoureuses qui ont déjà servi avec plus ou moins de bonheur certains récits antérieurs de Somain (alias Somcynsky). Les nombreux dialogues relatifs à la sexualité et les scènes d'amour qui parsèment le roman sont redondants, alourdissent le récit dont le dénouement trop longtemps attendu risque de décevoir. D'une structure par trop conventionnelle pour un auteur de cette expérience en science-fiction, *Dernier départ* n'est pas sans rappeler *Les visiteurs du pôle Nord* (1987) : il compte sur une écriture sobre dans son ensemble, cependant ennuyante par moments, particulièrement dans les scènes d'amour où l'on n'évite pas le

PATRICK IMBERT

L'OBJECTIVITÉ
DE LA PRESSE

LE 4^e
POUVOIR

EN OTAGE

Quel que soit le journal ou le magazine que vous avez l'habitude de lire, lisez d'abord ce livre et vous ne lirez plus les journaux de la même manière. À moins bien sûr...

ISBN 2 89045 840 7

Prix : 19,95 \$

212 pages Disponible en librairie



éditions hurtubise hnh ltée

7360, boulevard Newman
 Ville LaSalle (Québec) H8N 1X2
 Téléphone (514) 364 0323

cliché.

Dernier départ n'inaugure pas une nouvelle façon de faire proposée par le pseudonyme de Somcynsky, qui a beaucoup publié au cours de la présente décennie (11 ouvrages !). À défaut d'une expression autre, Somain offre ici un produit dilué qui ne détonnera pas par ses qualités novatrices dans le champscience-fictionnel québécois.

Claude Grégoire

LE DÉVERSOIR DES LARMES
André Ricard
Guérin littérature, 1988 ;
8,95 \$

Les nonnes se font rares par les temps qui courent. Autant dans les rues que dans la littérature. Qui aurait idée aujourd'hui de prendre deux religieuses comme personnages principaux d'une pièce de théâtre ? Si ce n'est, bien entendu, pour les faire défroquer et, comme André Ricard, ramener l'éternel dilemme de l'ange et de la bête. Dans *Le déversoir*



des larmes, le couvent devient le lieu d'un débat sur la destinée humaine et abrite les ébats plus prosaïques d'une sensualité qui s'éveille.

Le dramaturge dépasse les enjeux sociaux et s'interroge sur le bien-fondé de l'abnégation religieuse. Puisque l'être humain n'occupe qu'une place infime dans l'ordre des choses, aussi bien tirer son épingle du jeu et profiter du moment pré-

sent : « La jeunesse est une récolte. Il faut la prendre ou la perdre ». Forte de ce principe, sœur Gabrielle prône la fidélité à notre nature animale et l'épanouissement des sens. Elle tente d'initier sœur Réjane aux plaisirs de la chair par l'entremise de *l'homme*. L'affaire s'avère compliquée car la candide novice est éprise d'absolu. Elle finira toutefois par passer outre à ses pudeurs et à ses blocages. La volupté sera une petite mort, mais aussi une deuxième naissance. Somme toute, dans cette pièce, seule la sexualité permet de désarmorer l'absurdité de l'existence. L'argument, d'une simplicité agaçante, pose *l'homme* comme dernière planche de salut.

André Ricard est un écrivain caméléon. Il adapte son style au sujet traité avec un mimétisme étonnant. Du théâtre épique à la comédie légère en passant par le drame psychologique, il a tâté de tous les genres. Dommage qu'il délaisse son sens admirable de la répartie et de la composition pour un pénible ergotage sur

la dualité du corps et de l'esprit. Calquant la prétendue préciosité de nos religieuses, il prive sa création de tout ressort dramatique. On perd intérêt pour cette pièce statique et oiseuse. Aussi les tirades sur le corps de la femme, pour érotiques qu'elles se veulent, frôlent dangeusement le ridicule : « Il reste à parler des jambes. Que leur élancement serve en mélange de reposoir à la grâce et d'aiguillon au désir ». Encore ici, le discours revêt des allures franchement irritantes.

La conclusion de la pièce opère un dédoublement de sens. L'initiation sexuelle s'insère dans une optique plus large et plus actuelle. Mais l'idée, originale et intéressante, reste à l'état d'ébauche. À force de vouloir trop ménager l'ambiguïté du texte et les possibilités de lecture, André Ricard brouille les cartes exagérément. La mise en scène de *Déversoir des larmes*, pièce qui a pourtant gagné le concours du 10^e anniversaire du théâtre le Café de la Place à Montréal, a reçu de très mau-

MICHEL
DUMAS

Cunnilingus!

DU RYTHME, DES IDÉES, DES MENSONGES ET DE L'EXTASE!

PRÉFACE DE CHRISTIAN MISTRAL / POSTFACE DE CLAUDE-MICHEL PRÉVOST

"Un cri d'affirmation et de libération violent..."

Guy Ferland, Le Devoir

"...un os juteux... un rythme d'enfer... il s'y cache quelque charge de dynamite."

Rodolphe Morissette, Le Journal de Montréal

"Michel Dumas a une qualité, qui n'est pas mauvaise en littérature: il s'indigne."

Jean Basile, La Presse

"...ce qui plaît chez Dumas, pour quelqu'un de ma génération, c'est d'y retrouver les bonnes nourritures et bien digérées... Dumas est exemplaire à cet égard..."

Jean-Roch Boivin, Le Devoir

172 pages - 14,95\$

Roman / Paje éditeur

Diffusion Parallèle

"Gageons que si Michel Dumas mourait aujourd'hui, on s'empresserait d'en faire un saint... Un héros de notre littérature... Mourir si jeune, après un brûlot comme *Cunnilingus*..."

Raymond Bertin, Le Guide Mt-Royal

"...un souffle qui semble inépuisable tant il s'acharne à causer littérature et philosophie. Sans fausse pudeur. Sans faux détour."

Sylvie Demers, Le Métropole

"...Dumas choisit le territoire des idées et le continent éternellement mystérieux de la sexualité."

Jean Barbe, Voir

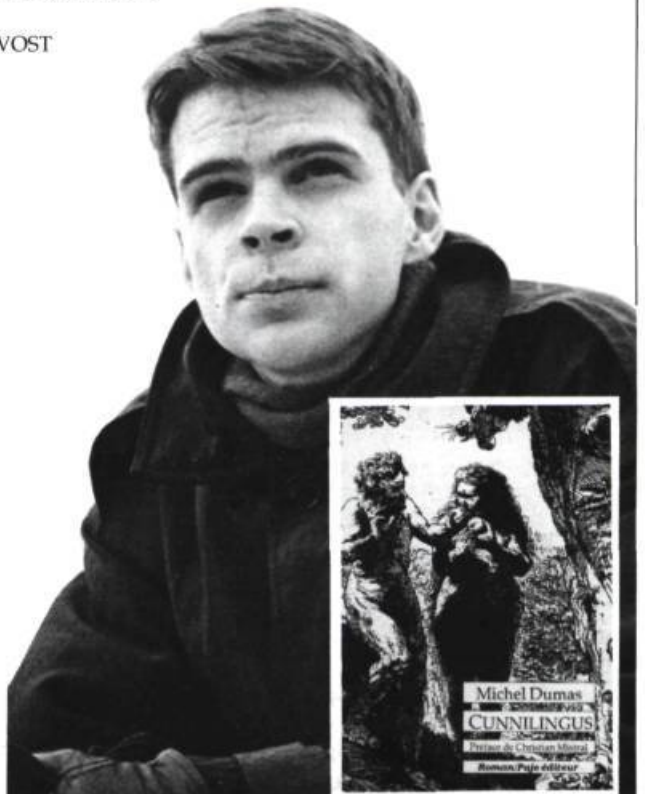


photo: Chantal Keyser

vaises critiques. Étrange comment les œuvres de ce dramaturge trouvent un accueil difficile : symptôme d'un texte trop riche ou d'un auteur qui manifestement ne sait pas où il va. La postérité tranchera.

Alexandra Jarque

SERGE D'ENTRE LES MORTS
Gilbert LaRocque
VLB, 1988 ; 8,95 \$

Avec la réédition de *L'amélan-chier* de Jacques Ferron en 1986, la maison d'édition VLB a lancé une nouvelle collection de poche, appelée « courant », destinée à reprendre « les textes marquants qui ont déterminé, façonné la littérature québécoise » (*L'amélan-chier*, p. 2).

À cette collection s'ajoute maintenant *Serge d'entre les morts* de Gilbert LaRocque, roman d'une grande richesse qui mérite cette réédition. Le texte est suivi de quelques brefs articles parus en 1976 ainsi que d'une intéressante étude d'Alain Piette intitulée « Focalisation, voyeurisme et scène origininaire dans *Serge d'entre les morts* ».

Le roman paraît complexe à première vue, mais on se rend compte aisément que le texte progresse par associations d'idées. Le lecteur est mis en contact avec la conscience des personnages dont celle de Serge, adolescent qui découvre la sexualité et redoute la mort. Tout le récit oscille entre ces deux pôles. Le texte tourne autour d'événements qui ont marqué Serge : la mort de son père, la mort de sa grand-mère, le mariage de sa cousine Colette. D'entrée de jeu, Serge semble vouloir se libérer d'un passé accablant : « Il fallait que je nomme ce qui me poursuivait... » (p. 10). Le roman se conclut toutefois par l'impuissance de la parole. La tentative d'exorcisme a échoué, car les fantômes du passé viendront toujours troubler Serge dont le



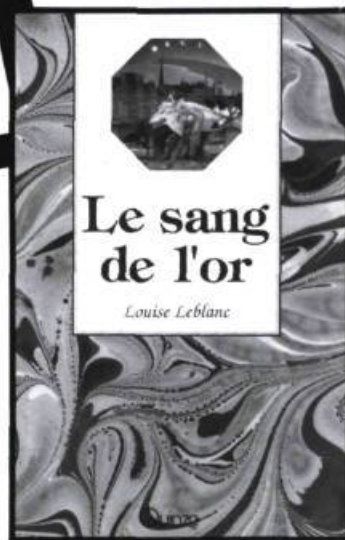
récit est alors voué à un éternel recommencement : « Je savais que tout serait constamment à refaire, que toujours le serpent se mordrait la queue... » (p. 148).

Le point de vue principal est donc masculin. L'univers de Serge est peuplé de fantasmes tels que le viol, le désir incestueux et la castration. Il se complait dans la masturbation et le voyeurisme. Une lecture féministe du roman serait indiquée, car dans *Serge d'entre les morts*, la femme est un objet sexuel ou une mère castratrice. Elle hante les pensées du personnage complètement obsédé par la « viande » féminine !

Christine Robinson

LE SANG DE L'OR
Louise Leblanc
Quinze, 1989 ; 15,95 \$

Une jeune Amérindienne traverse l'Atlantique pour aller faire du jogging à Beaubourg. Enfin, pas tout à fait... Car voyez-vous, jogging, shopping, touristant et autres frivolités ne sont que des couvertures. La petite-fille du grand chef Homi a des visées plus nobles : elle



se bat pour la terre de ses ancêtres. Par un acte d'une sanglante violence, elle veut capter l'attention des médias.

Cette jeune femme, Kiji, veut mettre en pratique le terrorisme-écologique, un nouveau concept qui ne manquera pas de faire des adeptes. Sa cible est un industriel français sans scrupules qui menace d'inonder le territoire amérindien (nous sommes en terrain connu). Et son plan, savamment orchestré, ne manque pas de fantaisie. À peine arrivée à Paris, elle s'attache un tendre saxophoniste et un superbe loup du Jardin botanique. N'en disons pas plus... Comme dans ses romans antérieurs, dont le désormais célèbre *37 1/2 AA*, l'écrivaine multiple les rebondissements avec une audacieuse imagination.

Cette intrigue est jalonnée

par les récits de mythologie amérindienne qui habitent l'héroïne. Louise Leblanc s'inspire des contes et légendes autochtones pour recréer la texture allégorique qui leur est propre. Retraçant les périple d'un peuple, ces haltes poétiques dans le rythme fiévreux du livre se goûtent plus intensément.

L'histoire est accrocheuse et l'écriture, efficace. La grande faiblesse de cette œuvre, *Le sang de l'or*, vient de ce que l'écrivaine nous sermonne sans ménagement sur le respect dû à la nature et sur la décadence de notre civilisation. C'est malheureux : de nos jours on tolère plus facilement un auteur maladroït que moraliste.

Alexandra Jarque

LES TALONS CUBAINS
Lise Daoust
VLB, 1989 ; 18,95 \$

Bien que son titre me semblât plein de promesses, le premier roman de Lise Daoust m'a ennuyé. Au début des années 60, Stella Godbout, vingt ans, travaille comme sténo-dactylo pour une compagnie du gouvernement canadien. Dans ses temps libres, elle court après l'homme de sa vie tout en prenant conscience de l'aliénation des femmes et des Québécois francophones. Il n'y a pas d'histoire insignifiante, que des façons insignifiantes de les raconter. C'est bien là le problème.

Le talon cubain est un type de talon plat ; Stella le choisit, optant pour leur confort contre l'esthétique des talons hauts. L'écrivaine a aussi choisi, stylistiquement parlant, des talons plats. Pour notre plus grand inconfort. L'écriture est scolaire, le texte, lourd. L'épisode du talon cubain relève de cliché éculés du féminisme. Le tableau d'époque est sommaire, le portrait individuel, peu attachant. Il manque à ce roman un point de vue personnel sur le monde et sur l'époque. Il y manque de l'invention, celle qu'on trouve dans *Myriam première* de Francine Noël ou dans *La Bâtarde* de Violette Leduc. Le mot « cubain » m'avait fait miroiter quelque chose d'exubérant... la prochaine fois, peut-être?

Benoit Pelletier